

Étudier la dimension sensible des savoirs produits en contexte de travail

Studying the sensitive dimension of knowing in organizational contexts

Sylvie Grosjean



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/5796>
DOI : 10.4000/edc.5796
ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014
Pagination : 47-62
ISBN : 978-2-917562-11-6
ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Sylvie Grosjean, « Étudier la dimension sensible des savoirs produits en contexte de travail », *Études de communication* [En ligne], 42 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edc/5796> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edc.5796>

© Tous droits réservés

SYLVIE GROSJEAN
ÉTUDE LA DIMENSION SENSIBLE
DES SAVOIRS PRODUITS EN CONTEXTE
DE TRAVAIL

Introduction

L'étude des savoirs produits en organisation s'est enrichie depuis plusieurs années de recherches regroupées sous le terme « *Practice-Based Studies* »¹ (Gherardi, 2009 ; Corradi *et al.*, 2010 ; Nicolini, 2013). Dans ces travaux, les chercheurs s'intéressent aux savoirs « *en train de se faire* » afin d'en saisir le caractère émergent, mais aussi d'identifier leur incarnation dans des discours, leur inscription dans des artefacts, et leur stabilisation dans des pratiques (Nicolini *et al.*, 2003). Dans le prolongement de ces travaux, Strati a mis l'accent sur le mode de production de connaissances dites sensibles (« *sensible knowledge* ») au sein de collectifs de travail : « La connaissance sensible concerne ce qui est perçu par les sens, jugé par les sens, produit et reproduit par les sens » (Strati, 2007, 62, notre traduction).

1 Les années 1990 ont vu émerger toute une littérature – développée dans le courant des « *Practice-Based Studies* » qui propose de s'intéresser non pas tant aux connaissances, mais à leur mode de production et de mobilisation dans l'action. Les « *Practice-Based Studies* » considèrent les connaissances non comme un capital, mais comme une activité banale, située historiquement, socialement et culturellement. Cela nous renvoie à l'idée de connaissances qui se « fabriquent » dans et à travers l'action.

La compréhension sensible du monde est basée sur une pensée du corps (« *body's thought* ») et non pas uniquement sur la logique et les facultés cognitives (Strati, 2007). Autrement dit, la production de savoirs en contexte organisationnel n'est pas uniquement mentale, analytique et logique, mais aussi corporelle et multisensorielle (Strati, 2007 ; Gherardi *et al.*, 2007).

Dans de nombreux contextes organisationnels, les travailleurs utilisent leur corps et leurs sens pour se guider dans la conduite de leur activité quotidienne. Qu'ils soient marins, parfumeurs, architectes ou chefs cuisiniers, ils s'appuient sur des connaissances sensibles pour orienter leur pratique. Faisant ce constat, Strati (2007) pose alors une question : est-il possible d'étudier le *knowing* et le *learning* dans les organisations sans prendre en compte les connaissances sensibles ? Pour Strati (2007), les savoirs et les apprentissages qui sont produits ou qui dérivent de facultés sensorielles telles que la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat ont été quelque peu négligés par les chercheurs s'intéressant à l'étude des connaissances organisationnelles et à l'apprentissage organisationnel. Nous souhaitons donc dans cet article poursuivre la voie ouverte par ce chercheur et par conséquent, notre objectif est d'étudier et de révéler la dimension sensible des savoirs produits au cours d'une activité de travail, dans notre cas l'arpentage de terrain.

La constitution de connaissances sensibles en contexte de travail

Le terme de connaissance sensible ne renvoie pas à une catégorie ou une forme de connaissance particulière, mais à un mode de production, de création de connaissances. En effet, ces connaissances se développent dans notre rapport intime, personnel et corporel au monde. En soulignant le caractère situé et incorporé de la production de connaissances sensibles, les chercheurs proposent d'élargir le concept de connaissance organisationnelle pour qu'il englobe à la fois les dimensions intellectuelle et sensorielle :

La connaissance organisationnelle n'est pas seulement mentale. Elle n'est pas située dans le cerveau humain ou de l'organisation ; ni le corps, ni l'organisation ne lui servent d'instruments. Valoriser le pathos dans les études organisationnelles, c'est donner prépondérance à la corporéité de la connaissance sensible et à

l'action organisationnelle accomplies via les sens (Gherardi *et al.*, 2007, 318, notre traduction).

Les connaissances sensibles ont fait l'objet d'études empiriques menées dans différents secteurs d'activité (Gherardi et Nicolini, 2000 ; Nicolini *et al.*, 2003 ; Strati, 2007). Gherardi et Nicolini (2000), Strati (2007) ont étudié la manière dont les professionnels de la construction et de l'industrie du bois utilisent leur corps pour ressentir, juger et agir au cours de leurs activités de travail. Par exemple, sans se référer à de véritables connaissances scientifiques, les professionnels de l'industrie du bois touchent de leurs mains nues le bois pour l'interpréter et le catégoriser. De manière similaire, Mack (2007) montre que c'est dans un rapport direct, sensuel avec la mer et au travers d'expériences sensorielles multiples (sentir les embruns, voir la couleur du ciel et de la mer changer, etc.) que les marins sont capables de produire une connaissance sensible à partir de laquelle ils vont pouvoir agir. Ils adoptent des pratiques narratives qui donnent forme à leurs expériences et contribuent à soutenir l'action collective. Dans une autre étude menée par Rasse (1991), les métaphores sont utilisées chez les parfumeurs pour faire collectivement sens et harmoniser leur réponse à des stimuli olfactifs. Dans un tout autre contexte, Labatut (2009) étudie les connaissances en jeu dans les activités de qualification des animaux, activités qui reposent essentiellement sur une évaluation visuelle des animaux. Pour ce faire, les techniciens qualificateurs mobilisent tout un vocabulaire en langue locale définissant la variété des défauts morphologiques et esthétiques que peuvent avoir les animaux. Dans leur livre *Experts et faussaires*, Bessy et Chateauraynaud (1995) décrivent l'activité d'un buraliste qui refuse un billet considérant que celui-ci est faux. Le jugement du buraliste est basé sur son rapport sensoriel à l'objet (le billet) dans lequel la vue et le toucher participent à l'élaboration d'un jugement (c'est un faux) et d'une décision (refuser le billet). Dans tous ces exemples, les travailleurs entretiennent un rapport sensuel à la matière, une interaction directe avec l'environnement dans lequel ils sont immergés. Ce sont ces expériences multisensorielles qui permettent aux professionnels de produire un jugement, un savoir.

Ces travaux pointent la nécessité d'intégrer dans l'analyse la dimension sensorielle de l'activité, celle-ci soutenant la production de savoirs en contexte. Et c'est souvent à travers des pratiques

discursives (vocabulaire métaphorique, narrations, langage local) que les professionnels donnent forme à des expériences sensibles, les formalisent et contribuent ainsi à soutenir l'action collective (Gherardi *et al.*, 2007). Cependant, une des problématiques soulevées par ces études est justement la capacité des individus à traduire, mobiliser et partager ces savoirs produits *par* et *dans* l'expérience sensorielle. En effet, comme le mentionne Strati (2000), les connaissances produites via les expériences sensorielles ne sont pas toujours dicibles ; les individus faisant appel à la gestuelle, au corps ou à des pratiques scripturales (croquis, dessins, etc.) afin de « donner forme » à ces expériences.

Afin de décrire et comprendre comment des professionnels « donnent forme » au cours de leur activité de travail à des connaissances sensibles, nous mobiliserons les travaux de Bessy et Chateauraynaud (1993 ; 1995 ; 2010). Ces chercheurs se sont intéressés au travail d'experts en objets d'art chargés d'évaluer, de dater différentes œuvres et ils mettent l'accent sur la relation qui se tisse entre le corps et la matière par l'intermédiaire des sens. Ils montrent, notamment, que les experts entrent dans un véritable corps à corps avec l'objet au cours duquel leurs connaissances sont confrontées à la matière : « Le corps à corps avec les objets introduit une dynamique qui produit des changements d'état des acteurs et créé une redistribution des connaissances sur eux et sur les objets » (Marcel, 1996, 164). De plus, ces auteurs proposent un vocabulaire (« prises », « repères » et « plis ») permettant de comprendre la mise en œuvre des modalités perceptives dans l'action (Bessy et Chateauraynaud, 1995, 2010 ; Chateauraynaud, 1997) et la production de savoirs en situation. Vocabulaire qui manque – à notre avis – aux travaux précédemment cités et qui nous permettra de décrire et comprendre les manières d'agir qui engendrent et « donnent forme » à des savoirs produits par l'intermédiaire des sens.

La place des connaissances sensibles dans l'activité d'arpentage

Nous présenterons quelques éléments d'analyse tirée d'une recherche ethnographique dans une compagnie d'arpenteur-géomètre qui offre différents services : certificat de localisation, arpentage de construction, etc. Le but de l'arpentage est de produire des connaissances relativement à un espace (un terrain), des connaissances

qui servent de base à l'énoncé d'un jugement ou d'une décision. Les professionnels de l'arpentage (géomètre, techniciens arpenteurs, dessinateurs) produisent donc de l'information (mesure, piquetage) sur un terrain, mais aussi une « représentation » de celui-ci (un plan). Dans le travail d'arpentage, les sens (et notamment la vision) sont fortement mobilisés afin de progressivement « connaître » le terrain et réaliser le travail d'arpentage attendu.

Une approche microethnographique et multi-située en organisation

Dans le cadre de cette recherche, nous avons opté pour une démarche relevant de l'ethnographie organisationnelle (Ybema *et al.*, 2009). Se réclamer d'une approche considérant le savoir comme une activité qui se déploie dans une situation dialogique nous conduit tout naturellement à mettre en œuvre une méthode s'attachant à étudier des pratiques interactionnelles. C'est en effet à travers l'analyse du « connaître comme pratique » (*knowing as practice*) généré par des interactions, engendré par la communication que nous aborderons le flux de savoirs produits dans cette organisation. Notre objectif était d'observer directement et en temps réel les activités qui se déployaient au sein de cette compagnie d'arpenteur-géomètre. Pour ce faire, nous avons construit un dispositif méthodologique reposant, avant tout, sur l'observation et l'enregistrement vidéo de l'activité quotidienne des acteurs organisationnels (Heath *et al.*, 2010). Notre démarche relève de ce que LeBaron (2008), Streeck et Mehus (2005) nomment une « microethnographie », afin d'atteindre les activités effectives des acteurs organisationnels. Plus précisément, nous avons privilégié l'enregistrement vidéo des activités et interactions s'accomplissant dans cette organisation, car il donne accès aux détails de l'activité de travail. Nous avons suivi des acteurs lors de leurs activités quotidiennes réalisées dans des sites multiples (en extérieur, au bureau, devant l'ordinateur). Ainsi, notre démarche relève aussi de ce que certains auteurs nomment une « ethnographie multi-située » (Yanow *et al.*, 2012) ou « multiethnographie » (Barley et Kunda, 2004). En effet, l'étude d'un projet d'arpentage ne peut pas se faire à partir d'un seul point de vue. C'est une activité collaborative qui implique que plusieurs univers professionnels entrent en relation. Mais c'est aussi une activité mobile qui se réalise en différents lieux qu'il nous a fallu investir. Ainsi, il nous est apparu important

d'intégrer ces univers, ces lieux soit en suivant les acteurs dans leurs activités quotidiennes (observations des techniciens arpenteurs sur le terrain), en observant le travail au bureau (les dessinateurs, le géomètre) et en interrogeant des acteurs clés afin de mieux connaître leur tâche (géomètre, dessinateurs, techniciens arpenteurs). De plus, nous avons complété nos enregistrements vidéo avec des prises de notes lors d'observations, des entrevues informatives auprès des professionnels et de la collecte de documents ; ceci dans le but de permettre au chercheur de reconstituer « la trame chronologique » des événements filmés.

Dans le cadre de cet article, nous allons concentrer notre propos sur le travail de terrain des techniciens arpenteurs. Les techniciens sont généralement seuls sur le terrain (ils peuvent être accompagnés d'un stagiaire de temps à autre). Cependant, ils sont munis de nombreux artefacts (tripod, plans, feuille de calcul produite par le géomètre, etc.) avec lesquels ils interagissent et qui vont les guider dans leur activité. Les techniciens arpenteurs doivent néanmoins apprendre à lire correctement le terrain et à repérer des indices utiles au travail d'enquête. Plusieurs questions se posent donc : comment mobilisent-ils leurs sens pour guider leur activité ? Comment ont-ils progressivement « prise »² sur le terrain sur lequel ils enquêtent ?

Suivre les « plis du terrain » et les repères laissés par d'autres

Nos observations sur le terrain nous montrent que c'est l'ensemble du corps qui participe à la lecture du terrain sur lequel les techniciens arpenteurs vont enquêter. À leur arrivée sur le terrain, ils le balaient du regard, le tout étant accompagné de nombreux déplacements. On assiste à une forme de « mise en ordre » du terrain, le regard identifie des obstacles et des indices, hiérarchise et sélectionne des points. Un des sens les plus mobilisés est la vue, car il faut au technicien « voir » où poser ses points de référence, où positionner son matériel de mesure et identifier des indices (bornes incendies, coins de maison, anciens clous d'arpentage) qui lui permettront de se repérer

2 Nous empruntons le terme de « prise » à Bessy et Chateauraynaud (2010) qui le définissent comme : « l'organisation de la rencontre entre des plis – plis des corps, plis de la matière – et des repères – indices, marques, formes d'inscription et de représentation utilisables pour rendre calculable un objet ou une configuration complexe » (p. 12).

sur le terrain. La vignette 1 illustre un moment où le technicien arpenteur doit identifier le meilleur endroit pour positionner ses clous d'arpentage et son tripod (instrument de mesure).

Vignette 1³ : *Positionnement des instruments
et des clous d'arpentage*

[Les protagonistes : TA, le technicien arpenteur, CH, le chercheur et ST, une stagiaire d'été]

Image #1



TA se déplace en regardant sur sa gauche en direction de la rue.

Image #2



TA toujours en mouvement, regarde en direction de la propriété concernée par le projet d'arpentage.

3 L'entreprise étant canadienne, les échanges ont eu lieu en anglais. Nous proposons ici une traduction en français des interactions afin d'en faciliter la lecture.

Image #3



TA oriente son corps en direction de la propriété à arpenter et regarde afin de vérifier si la vue est bien dégagée.

Image #4



TA regarde sur sa droite en direction de la rue. Et ensuite décide de positionner son clou d'arpentage à cet endroit.

CH : C'est un bon emplacement pour vos clous ? Juste ici ?

TA : Et bien, ce que : c'est que j'essaie d'anticiper ce que nous devons faire.

CH : Okay

TA : Um (2s) Soit nous mettons un piquet pour marquer l'endroit où l'élévation de la pelouse devrait être.

CH : Mmmhmm.

TA : Ou nous, ou nous mettons un clou dans le coin et donc d'ici je peux voir tout l'avant et jusqu'à la remorque. Et ensuite, je vais mettre un autre clou en arrière qui permet de voir tout en arrière. Et nous devons nous assurer que les deux clous se voient l'un l'autre.

CH : Mmmhmm.

TA : Donc nous avons ce palier pour commencer. Et, normalement j'attends que la machine reçoive une correction avant de décider où je vais mettre mes clous, mais j'ai regardé et ça va, les clous vont très bien aller ici. Il n'y aura pas de problème (.) ça fonctionne.

Dans la vignette 1, on peut voir qu'à son arrivée sur le terrain, le technicien arpenteur (TA) se déplace, il longe la rue (image 1), regarde en direction de la propriété sur laquelle il va enquêter (image 2), oriente son corps en direction du terrain (image 3). Ainsi, la première étape d'exploration visuelle du terrain se fait dans le

mouvement, comme si le technicien « tâtait le terrain » avec ses yeux et son corps (Relieu, 1999). Et cela permet au technicien de lire et comprendre le terrain. Il va orienter ses déplacements et juger des entraves possibles à son activité de mesure, ceci dans le but de prendre des décisions quant à l'implantation des clous d'arpentage et de son matériel de mesure. C'est donc à partir d'une analyse de l'environnement dans lequel il évolue qu'il est en mesure de savoir quelles actions entreprendre. Pour opérer cette analyse, il s'appuie sur des indices physiques présents dans l'environnement (arbres, chemins, bornes incendies, limites de propriétés, etc.) et sur la physionomie de l'espace (élévation). Les déplacements sur le terrain, les mouvements du corps sont liés à la recherche visuelle du meilleur emplacement possible pour le tripod.

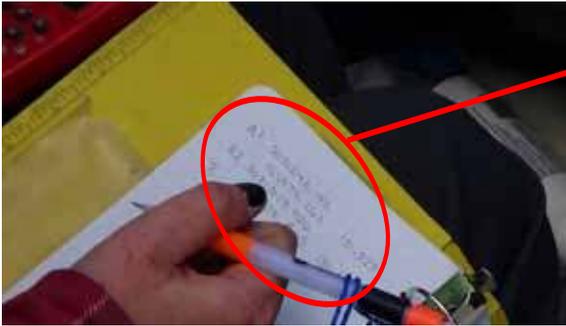
Cet exemple illustre comment le technicien (TA) scrute le terrain, « fait corps » avec lui afin de pouvoir anticiper ses actions futures (« *c'est que j'essaie d'anticiper ce que nous devons faire* »). Progressivement, il analyse le terrain et il est en mesure de savoir où positionner ses clous (« *nous mettons un clou dans le coin et donc d'ici je peux voir tout l'avant et jusqu'à la remorque. Et ensuite, je vais mettre un autre clou en arrière qui permet de voir tout en arrière* »). On peut donc voir que le technicien arpenteur suit les « plis » qu'offre le terrain (les obstacles à la vision comme des murs, arbres et autres ou les limites de propriétés existantes, etc.). Et c'est dans un rapport sensoriel au terrain qu'il peut progressivement le « déplier » et ainsi le connaître afin de pouvoir prendre la décision de positionner son matériel et débiter son opération de mesure.

L'objectif pour le technicien arpenteur est de positionner les clous d'arpentage de manière à ce qu'ils soient « intervisibles » (« *Et nous devons nous assurer que les deux clous se voient l'un l'autre* »). Le terme de « intervisible » est régulièrement utilisé par les techniciens afin de dire que rien n'entrave la vue des deux points identifiés par les deux clous d'arpentage. C'est donc le contact visuel et corporel avec le terrain qui leur permet de savoir où positionner leurs clous d'arpentage. Et, lors des entrevues que nous avons faites avec les techniciens arpenteurs, ceux-ci nous confirment le fait qu'il leur faut « avoir l'œil ». Il faut savoir regarder le terrain, le jauger, le sentir afin de bien le comprendre et ainsi choisir la position idéale pour les prises de mesure subséquentes.

Pour traduire et partager cette connaissance sensible du terrain, les techniciens arpenteurs utilisent certains termes comme : « *avoir*

des points intervisibles », « *avoir une vision large* ». Mais, ajoutons que ce qu'ils ont vu sur le terrain est systématiquement noté sur un carnet. Par exemple, les points dits « *intervisibles* » figurent systématiquement dans le carnet sous la forme de coordonnées GPS (photo #1).

Photo #1 : *Mise en forme des « points intervisibles » dans le carnet de terrain*



Coordonnées GPS des « *points intervisibles* » sélectionnés sur le terrain par le technicien arpenteur

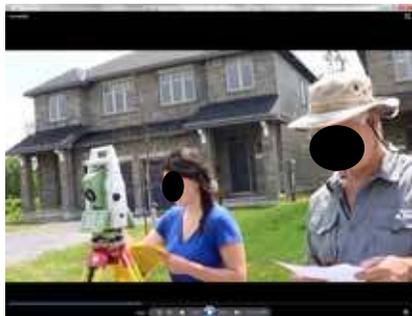
Les coordonnées notées dans le carnet serviront ensuite au géomètre lors de différentes opérations de calcul visant à corriger certaines erreurs de mesure. Ainsi, c'est via diverses inscriptions (croquis, coordonnées GPS) et un langage spécifique (« *points intervisibles* ») que les techniciens arpenteurs partagent leur connaissance du terrain ; une connaissance qui repose avant tout sur l'expérience sensorielle du terrain sur lequel ils enquêtent.

Nous venons de voir que pour déterminer les points initiaux afin de positionner ses instruments de mesure, le technicien arpenteur mobilise son corps et sa vision. Mais, dans l'exemple suivant (vignette 2) nous allons voir que souvent son regard est guidé par un document représentant des coordonnées existantes.

Vignette 2 : *Suivre les repères laissés par d'autres*

[Les protagonistes : TA, le technicien arpenteur, CH, le chercheur et ST, une stagiaire d'été]

Image #1



ST entre les données GPS du premier clou (où est positionné le tripod). TA examine la feuille produite par le géomètre.

Image #2



TA recherche un point identifié par le géomètre (cf. la feuille entre ses mains). Il se tourne sur lui-même et regarde un endroit précis sur la propriété en arrière de lui (entre les deux maisons).

Image #3



TA tourne sa feuille, oriente son corps et son regard vers un point situé entre les deux maisons.

Image #4



TA pointe du doigt l'endroit qu'il a identifié comme pouvant être le lieu où est positionné un point de mesure identifié par le géomètre (cf. la feuille).

TA : Nous pourrions peut-être [image #1] [image #2] faire la plupart du travail [image #3].

TA : [mot inaudible] en arrière ici [image #4] Je pense et je vais le faire.

TA a entre ses mains une feuille qui provient du travail du géomètre (image 1) ; celui-ci ayant collecté des informations qu'il a structurées et organisées. Sur cette feuille sont identifiées les coordonnées de certains points existants. L'ensemble constitue un équipement qui soutient le processus perceptif de l'arpenteur. Dans ce cas, le voir est associé à un cours d'action dans lequel se superposent des outils variés (la feuille, des coordonnées GPS). S'il est formé à observer, explorer son espace, le technicien arpenteur utilise d'autres ressources externes produites par d'autres humains et incarnées dans des objets. Cette combinaison de ressources lui permet de construire sa vision de l'espace.

Dans cet exemple, le technicien cherche à rendre visible sur le terrain des « repères » qui ont été apposés par le géomètre sur la feuille. En effet, pour savoir comment travailler avec le terrain (positionner les appareils de mesure et les clous d'arpentage), les techniciens arpenteurs s'appuient à la fois sur des « repères conventionnels » (des connaissances stabilisées comme celles qui sont inscrites sur la feuille) et les « plis » du terrain (l'expérience sensorielle, le corps à corps avec le terrain). La constitution de connaissances sensibles est donc rendue possible via un travail d'articulation entre des repères qui définissent le terrain, sa mesure et les plis – éléments contextuels à prendre en compte dans le jugement – (Pontille, 2007). C'est en faisant ce travail d'articulation que les techniciens arpenteurs sont en mesure d'avoir « prise » sur le terrain (Bessy et Chateauraynaud, 1995).

Conclusion

En soulignant la tendance à penser la rationalité de l'organisation, à penser la connaissance comme uniquement mentale, basée sur l'intellect, Strati (2007) nous engage à prendre en considération la pluralité des formes expérientielles des connaissances organisationnelles. Pour ce chercheur, les connaissances sensibles sont en fait des pratiques liées à la capacité d'utiliser des facultés de perception sensorielle (Labatut, 2009). C'est ce que nous avons cherché à montrer dans cet article en portant notamment notre attention sur le travail d'arpentage.

Nous avons pu voir comment les techniciens arpenteurs suivent les « plis du terrain » et entreprennent un travail de fabrication de « prises visuelles » (Bessy et Chateauraynaud, 1995 ; Soler, 2011). Autrement dit, des « prises visuelles » sont constituées via des expériences sensorielles et s'objectivent, prennent forme dans des « inscriptions » diverses (croquis dans le carnet de terrain, notes de coordonnées GPS, positionnement de clous d'arpentage dans le sol). Le travail des techniciens arpenteurs consiste donc – en quelque sorte – à « avoir prise » sur l'espace sur lequel ils enquêtent afin de mieux le connaître, mais aussi à partager cette connaissance du terrain avec d'autres (le géomètre et les dessinateurs). Des « prises visuelles » vont naître de l'expérience que les arpenteurs ont du contact de leur corps avec le terrain, et sont la traduction des connaissances sensibles qui se sont constituées au cours de leur activité de travail. Les techniciens arpenteurs produisent des connaissances sensibles certes en faisant l'expérience du terrain, en suivant les repères laissés par le géomètre (qui agit en quelque sorte à distance) ; mais ils créent aussi des repères qui « donnent forme » à des connaissances sensibles produites au cours de leur activité. La particularité de ces repères, c'est qu'ils vont circuler dans l'espace et le temps (auprès d'autres acteurs organisationnels) ; contribuant ainsi à déplacer, traduire et soutenir le partage de connaissances sensibles au sein de cette organisation.

Finalement, si nous mobilisons le vocabulaire emprunté à Bessy et Chateauraynaud (1995), des connaissances sensibles offrant différentes « prises visuelles » émergent de l'agencement de deux contraintes au cours de l'activité : les « repères » apposés par des acteurs et qui fonctionnent comme des guides pour l'action (coordonnées de bornes géodésiques, anciens clous d'arpentage, croquis, coordonnées GPS, cartes, etc.) et « les plis » qu'offre l'environnement (dans un corps à corps et un rapport sensible à l'environnement). De plus, la production et la formalisation de connaissances sensibles résultent d'une combinaison et d'une agrégation de multiples ressources (matérielles, gestuelles et langagières) dans des contextes d'usages singuliers. Ces ressources participent conjointement à donner forme à des expériences sensorielles en les matérialisant, les agissant corporellement et en les mettant en mot.

Note : Nous tenons à remercier les évaluateurs pour leurs commentaires riches et précieux. De plus, j'aimerais aussi souligner le soutien financier du Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada dans le cadre de cette recherche.

Photos S. Grosjean

SYLVIE GROSJEAN
*Département de communication –
Université d'Ottawa*

BIBLIOGRAPHIE

- Barley S. et Kunda G.**, (2004), *Gurus, Hired Guns, and Warm Bodies, Itinerant Experts in a Knowledge Economy*, Princeton, N.J., Princeton University Press.
- Bessy C. et Chateauraynaud F.**, (2010), *Le savoir-prendre*, in *Techniques & Culture*, vol. 54-55, En ligne : <http://tc.revues.org/5029>.
- Bessy C. et Chateauraynaud F.**, (1995), *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Paris, Métailié.
- Bessy C. et Chateauraynaud F.**, (1993), *Les ressorts de l'expertise*, in Concin B., Dodier N. et Thévenot L. (éds.), *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Paris, Éditions de l'EHESS (coll. « Raisons pratiques » n° 4), pp. 141-164.
- Chateauraynaud F.**, (1997), *Vigilance et transformation. Présence corporelle et responsabilité dans la conduite des dispositifs techniques*, in *Réseaux*, n° 85, pp. 101-127.
- Corradi J., Gherardi S. et Verzelloni L.**, (2010), *Through the practice lens: Where is the bandwagon of practice-based studies heading?*, in *Management Learning*, 41 (3), pp. 265-283.
- Gherardi S.**, (2009), *Practice? It's a Matter of Taste!*, in *Management Learning*, 40 (5), pp. 535-550.
- Gherardi S. et Nicolini D.**, (2000), *The Organizational Learning of Safety in Communities of Practice*, in *Journal of Management Inquiry*, 9 (1), pp. 7-18.
- Gherardi S., Nicolini D. et Strati A.**, (2007), *The Passion for Knowing*, in *Organization*, 14 (3), pp. 309-323.
- Heath C., Hindmarsh J. et Luff P.**, (2010), *Video in Qualitative Research*, London, Sage.
- Labatut J.**, (2009), *Gérer des biens communs. Processus de conception et régimes de coopération dans la gestion des ressources génétiques animales*, Thèse de doctorat, spécialité « Sciences de Gestion », Mines ParisTech, 382 p.
- LeBaron C. D.**, (2008), *Microethnography*, in Donsbach W. (éd.), *The International Encyclopedia of Communication*, vol. 7, *Media Corporations, Forms of objectivity in Reporting*, Oxford/Malden, MA, Wiley-Blackwell, pp. 3120-3124.
- Mack K.**, (2007), *Senses of Seascapes: Aesthetics and the Passion for Knowledge*, in *Organization*, 14 (3), pp. 367-84.
- Marcel J. C.**, (1996), *Compte-rendu du livre Experts et faussaires, Pour une sociologie de la perception*, in *Genèses*, vol. 4, n° 1, pp. 164-166.
- Nicolini D.**, (2013), *Practice Theory, Work, & Organization*, Oxford, Oxford University Press.
- Nicolini D.**, (2007), *Studying visual practices in construction*, in *Building Research & Information*, 35 (5), pp. 576-580.
- Nicolini D., Gherardi S. et Yanow D.** (éds.), (2003), *Knowing in Organizations. A Practice-Based Approach*, London, M.E. Sharpe.
- Pontille D.**, (2007), *Matérialité des écrits scientifiques et travail de frontières : le cas du format IMRAD*, in Hert P. et Paul-Cavallier M. (éds.), *Sciences et frontières*, Fernelmont, E.M.E., pp. 229-253.
- Rasse P.**, (1991), *La cité aromatique. Culture, techniques et savoir-faire dans les industries de la parfumerie grasse*, in *Terrain*, n° 16, pp. 12-26.

- Relieu M.**, (1999), *Travaux en public. Découverte et exploration dynamique d'une situation spatiale problématique*, in Fornel M. de et Quéré L. (éds.), *La logique des situations*, Paris, Éditions de l'EHESS (coll. « Raisons pratiques » n° 10), pp. 95-119.
- Soler J.**, (2011), *L'expertise corporelle à l'épreuve. Téléphonie, Physiologie, Epilepsie : corps et techniques dans l'expérimentation*, Thèse de doctorat en sociologie industrielle, 420 p.
- Strati A.**, (2007), *Sensible Knowledge and Practice-based Learning*, in *Management Learning*, vol. 38, n° 1, pp. 61-77.
- Strati A.**, (2000), *The Aesthetic Approach in Organization Studies*, in Linstead S. et Höpfl H. (éds.), *The Aesthetics of Organizing*, London, Sage.
- Streeck J. et Mehus S.**, (2005), *Microethnography. The Study of Practices*, in Fitch K. L. et Sanders R. E. (éds.), *Handbook of Language and Social Interaction*, Mahwah, NJ/London, Lawrence Erlbaum, pp. 381-404.
- Yanov D., Ybema S. et Van Hulst M.**, (2012), *Practicing Organizational Ethnography*, in Simon G. et Cassel C. (éds.), *The Practice of Qualitative Organizational Research: Core Methods and Current Challenges*, London, Sage, http://www.academia.edu/366068/Practicing_Organizational_Ethnography (consulté le 21 mai 2013).
- Ybema S., Yanov D., Wels H. et Kamsteeg F.**, (2009), *Organizational ethnography: Studying the complexities of Everyday Life*, London, Sage.